

Études littéraires africaines

OMOTOSO Kole, *Achebe or Soyinka ?*, Zell, Londres, 1997. 210 p. 45 L

Michel Naumann



Number 6, 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042147ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042147ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Naumann, M. (1998). Review of [OMOTOSO Kole, *Achebe or Soyinka ?*, Zell, Londres, 1997. 210 p. 45 L]. *Études littéraires africaines*, (6), 67–68. <https://doi.org/10.7202/1042147ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

■ OMOTOSO KOLE, *ACHEBE OR SOYINKA ?*, ZELL, LONDRES, 1997. 210 P. 45 L.

La littérature nigériane a connu dans les années soixante-dix une impitoyable guerre de générations. Marxistes et ouvertement favorables à un art didactique et socialiste, les jeunes écrivains ont mené une lutte énergique contre leurs aînés accusés d'être culturalistes et favorables aux forces féodales et néocolonialistes. Comme dans nombre de polémiques l'efficacité (apparente) des arguments l'a souvent emporté sur leur solidité.

Ces luttes avaient une relation avec la création par Aminu Kano du PRP (Parti de la Rédemption du Peuple), clairement à gauche et militant. Malgré les attaches nordistes de son fondateur le PRP éveilla des échos dans toutes les régions. Il fut vite le théâtre d'une lutte entre les marxistes - comme le gouverneur de Kano, Rimi, ou Usman Bala, bien implanté à Kaduna malgré des origines qui le rattachaient à la famille royale du Katsina, d'une part, et, d'autre part, les amis d'Aminu Kano, dont Soyinka et Achebe. Or, contre toute attente, les "marxistes" justifiaient l'utilisation des deniers publics pour renforcer le parti et prônait une alliance avec Azikiwe, voire Owolowo, qui ne sont guère de farouches gauchistes. Les étiquettes tentaient donc de cacher une pratique opportuniste contre laquelle s'insurgeait Aminu Kano, seul représentant authentique d'une gauche propre et radicale.

L'ouvrage de Kole Omotoso, *Achebe or Soyinka ?*, nous replonge au cœur de ces combats acharnés. La génération de ces deux géants de la littérature africaine est décrite comme élitiste, panafricaine et ethnique, alors que la seconde génération parlerait pour la collectivité nationale. Voilà Achebe et Soyinka exclus de l'espace national qui est fondamental dans la pensée d'un Fanon par exemple. Ils vont donc proclamer la supériorité de la tradition sur la modernité, révélant ainsi leur conservatisme. Achebe va attaquer les Chrétiens, traîtres à la tradition, et se faire ainsi l'ennemi des pauvres puisque les missions ont recruté chez les exclus et les opprimés des sociétés pré-coloniales. Soyinka, lui, incapable d'écrire sur la nation, devient le chantre des hauts faits de héros individualistes.

En fait les dés sont visiblement pipés. La moitié des critiques de cette seconde génération reproche à Achebe d'avoir été trop compréhensif à l'égard des convertis, révélant ainsi l'extrême modération de son nationalisme, l'autre moitié lui fait grief de les avoir condamnés alors qu'ils étaient le peuple opprimé et souffrant ! Il n'y a aucun moyen de gagner à ce jeu !

Le Panafricanisme est chargé de tous les péchés du monde : élitisme, incapacité de définir les étapes de la construction nationale et de trouver pour cela une base de classe. Or, Chinua Achebe a approfondi de façon radicale son Panafricanisme à la lumière de la grande grève générale de 1964 et de l'engagement populaire biafrais. Il était au Socialist Group qui tentait de poser des bases révolutionnaires contre Ojukwu au sein du

Biafra assiégé et il a participé à la rédaction d'un livre vert clairement autogestionnaire et socialiste. Derrière le Socialist Group, les syndicats, les organisations de jeunes et de femmes, les fédérations d'agriculteurs, les freedom fighters (guérilleros qui opéraient derrière les lignes nigérianes) indiquaient une base de classe qui ferait envie à plus d'un intellectuel marxiste. Au sortir de la guerre Achebe définit la culture nationale de façon fanonienne, en liaison avec une zone d'occulte déséquilibre qui n'a rien à voir avec l'entre-deux dont nous parle Honibaba de nos jours, mais qui se situe au cœur de la culture populaire, dans la philosophie des fous, l'esprit subversif des déshérités et des femmes, l'ambivalence et la démocratie igbo, le rire et la vitalité nigériane. Par rapport à cette base de classe et cette zone culturelle, il proclame la nécessité du suicide de classe des petits-bourgeois radicaux en des termes empruntés à Amilcar Cabral, notamment dans son hommage funéraire à Aminu Kano.

L'essai de Kole Omotoso présente donc l'avantage de s'ajouter au corpus de ces polémiques dont une caractéristique essentielle demeure son caractère de dialogue de sourds. Dans le feu des débats nous trouvons soudainement le bouillant critique et écrivain faire contre Soyinka et Achebe l'apologie du capitalisme (p. 145) et des efforts de l'Angleterre pour résoudre en 1957 le problème des minorités ethniques (p. 80) alors que l'on sait qu'elle les a attisées pour faire reculer Azikiwe, retarder l'indépendance et imposer une alliance des nationalistes avec la féodalité nordiste préservée pendant cinquante ans par l'indirect rule. Le paradoxe des positions politiques et des étiquettes au sein du PRP se poursuit donc dans l'étude de critique littéraire : le "marxiste" autoproclamé se retrouve sur des positions plus conservatrices que le "féodal" Soyinka, le "culturaliste tribaliste" Achebe et le Soufi Aminu Kano.

■ Michel NAUMANN

NIGERIA

SARO-WIWA KEN, *SOZABOY (PÉTIT MINITAIRE)*, ROMAN ÉCRIT EN ANGLAIS "POURRI" (NIGERIA), TRADUIT PAR SAMUEL MILLOGO & AMADOU BISSIRI, ACTES SUD, COLLECTION "AFRIQUES", 1998, 311P, 148F.

La traduction d'une œuvre africaine anglophone comportant des passages en langue parlée présente des difficultés considérables. En effet, on ne peut se contenter de convertir ces parlers nouveaux en "pétit nèg", du style "Moi y en a aimer Banania", dont la littérature coloniale s'est trop longtemps contentée. Je m'étais heurté à ce problème en tentant de traduire *La Voix* de Gabriel Okara, pour m'apercevoir que l'on en ne pouvait pas non plus se contenter d'opérations de "placage". En effet, on court alors le risque de sombrer dans le ridicule en proposant au lecteur une langue qui ne correspond en rien à la langue de départ, puisqu'elle va se traduire dans la langue d'arrivée par un parler qui n'y existe pas et n'y